

DÉSIR DE CULTURE DANS LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES

SOPHIE STATIUS

Coorganisé par la HEP Vaud et l'IUFM de Franche-Comté, un colloque international s'est tenu à Lausanne en décembre dernier sur la situation de la culture dans les sociétés actuelles.¹ Les questions qu'il a soulevées intéresseront tous ceux qui veulent transmettre un legs culturel à de jeunes gens en cherchant à échapper aux critiques qui pèsent sur «la culture générale» et ses méthodes désavouées, ou qui s'investissent dans des pratiques culturelles nouvelles. Sophie Statius nous livre ici un éclairage sur les contributions des chercheurs français qui participaient au colloque.

La société démocratique actuelle est-elle naturellement l'ennemie de la culture? Existe-t-il un régime de la culture dans les pays européens à penser autrement qu'en termes de déclin ou de dégradation? Ce régime de la culture nourrit-il la formation des maîtres aujourd'hui?

Une transmission qui n'opère plus

Dans le champ de l'éducation, et notamment dans les Instituts de formation des maîtres comme la HEP Vaud ou l'IUFM, la situation est critique: la transmission culturelle n'opère plus ou semble difficile. L'enjeu philosophique de la culture (le devenir humain et la constitution de soi comme individu), comme ses méthodes et ses contenus (les «référents sûrs», l'histoire, littéraire ou artistique, l'étude des textes) ont perdu leur évidence.

Les analyses de la «crise» de l'éducation (Gauchet, Lipovetsky, Renaut) ont montré que les conditions de la transmission culturelle n'étaient plus réunies. La transmission culturelle repose sur cinq piliers qui se sont effondrés, explique Marcel Gauchet dans *Conditions de l'éducation*: l'autorité de la tradition, l'appartenance collective comme mode de socialisation, la valeur initiatique des savoirs, l'idée que l'on se constitue par la distance à soi, le statut de la connaissance dans la société. L'accord sur le diagnostic semble acquis. Reste la

question du «comment faire?» Nous semblons condamnés à une triste alternative: ou l'on se résout à construire un individu vide et authentique ou l'on tente la voie de l'héroïsme humaniste (c'est-à-dire du militantisme culturel en faveur de l'attention portée à la langue, aux «grands textes», à la dimension historique et culturelle des langues vivantes, en faveur de la littérature, par exemple).

Des formes et des enjeux nouveaux

Echapper à cet enfermement, en tournant le regard vers l'étude des formes et des enjeux nouveaux de la culture était au cœur du colloque. *Qu'est-ce qu'un individu éclairé (éduqué) pour nous aujourd'hui? Comment décrire les «Lumières» modernes (des Modernes, au sens philosophique d'individus autonomes de la société démocratique actuelle) et surtout quelles tensions organisent cette conception?*

Ces questions en amènent d'autres: quel médium favorisera la culture des modernes visant l'autonomie des sujets? Comment faut-il repenser les médias actuels (la langue, la littérature)? Plutôt que de parler encore de haute et basse culture, ne faut-il pas désormais poser la question des *usages de la culture*? Sommes-nous dans «L'hiver de la culture» (Jean Clair) qui nécessite l'invention de nouveaux concepts (celui d'«art social», par exemple,



en relation avec les nouveaux modes de diffusion de la culture)? Comment penser aujourd'hui le mode de réception de la littérature, le type de lecture (éthique, selon Sandra Laugier) que requiert notre modernité? Que nous enseigne sur le régime actuel de la culture le succès de la *littérature de jeunesse*? Le *cinéma* peut-il être considéré comme un objet culturel de première importance dans la formation de l'homme moderne?

De la culture-monde à la refondation du sentiment d'appartenance

Une redéfinition anthropologique de la culture nous incite à nous demander dans quelle mesure nous serions entrés dans un nouveau monde, une nouvelle conception de la culture. L'hypothèse d'une redéfinition semble corroborée par des pratiques, mais aussi par des discours représentatifs comme celui d'Edouard Glissant, étudié par Nella Arambasin. Cet écrivain de la civilisation postcoloniale, pour éviter les pièges de la croyance à une identité culturelle, participe à la constitution d'un nouveau mode d'habitation du monde. Il ne s'agit plus de conquérir et de posséder un lieu mais de partager un monde commun dans le relatif, le relayé, le relaté. Le désir de connaissance devient un désir de connexion, la poétique nouvelle une

esthétique de la relation. La « culture-monde » telle que l'a définie Glissant n'a plus de limites ni de frontières.

La sociologie culturelle nous fait signe vers des pratiques nouvelles qui interrogent les notions d'œuvre, d'art ou de public. L'action dite des *Nouveaux Commanditaires*, analysée par Jean-Paul Fourmentaux, par exemple, qui permet à des artistes de se voir commander une œuvre par la société civile, met en évidence la possibilité de conférer à l'art une valeur d'usage, de faire participer le public à la genèse de l'œuvre, de mettre en valeur le rôle nouveau de la médiation culturelle.

Jean Caune résume les traits constitutifs des « humanités contemporaines ». Le temps de la culture est celui du présent, de l'expérience vivante. La culture contemporaine se définit par ses effets, notamment sur le groupe, elle a une dimension pragmatique. La question centrale serait : « qu'est-ce que nous fait l'art ? ». La crise actuelle de l'art est liée aux changements entre arts et culture : les années soixante identifiaient art et culture, il n'était nul besoin de médiation ; depuis les années quatre-vingt s'affirme la nécessité d'une médiatisation. Une politique de relations publiques se substitue aujourd'hui à une politique de médiation. Si cette médiation doit être relancée, c'est dans le sens d'un accent sur la relation entre l'œuvre et son public, pour refonder le sentiment d'appartenance à une communauté.

Culture américaine ou l'individu en quête de lui-même

Il devient nécessaire d'interroger les fondements philosophiques et politiques de cette nouvelle donne pour en mesurer l'ampleur et en préciser la nature. Selon le sociologue allemand, Georg Simmel, la culture moderne est deux fois menacée, par la « vie », ennemie de la « belle forme », et par la multiplicité des produits objectifs de la culture. La disparition de la culture lettrée serait principalement liée à la disparition d'un certain type d'action, la parole publique, c'est-à-dire une forme normée, théâtralisée de la vie sociale.

Mais le modèle réellement opérant dans notre modernité semble être d'origine américaine. Joëlle

Zask a expliqué comment les États-Unis ont pensé la nécessité d'une culture spécifique, dégagée du modèle européen. La reconceptualisation américaine de la notion de culture prend racine dans la conviction croissante d'une absence de culture proprement américaine, c'est-à-dire démocratique. L'auteur central dans cette perspective est John Dewey qui définit l'individu nouveau comme celui qui se constitue progressivement de façon à participer à la culture partagée. La culture est repensée comme une interaction entre le social et l'individuel, entre le spirituel et le matériel. C'est la réciprocité continue entre individu et société qui fait la spécificité d'une culture démocratique.

Les analyses de Charles Taylor éclairées par Éric Dubreucq complètent celles de Joëlle Zask : la révolution culturelle du XXe siècle, selon le philosophe américain, se caractérise par une réaction contre le passé, contre toute forme de conformisme, par le sens du festif dans ce qu'il appelle des « structures de simultanéité », par la recherche du bonheur et la survalorisation de la question du choix. Cette révolution suppose des conceptions du bien qui reposent sur l'idéal de « l'individu expressif ». Autrement dit, c'est le sujet en quête de lui-même qui fait le fonds de la culture moderne.

La soussignée du présent article² s'est penchée sur la pensée d'Emerson, ce philosophe du XIXe siècle si important dans l'imaginaire américain, qui a pensé la culture démocratique moderne comme une culture de soi, une sorte de sagesse individuelle qui consiste à chercher son génie propre. Cet idéal de la fidélité à soi est aujourd'hui très présent dans la culture populaire (Stanley Cavell l'a montré à propos du cinéma) ; il nous apparaît sous une forme dégradée dans la littérature de jeunesse qui propose souvent le modèle d'un personnage qui trouve sa voie...

Le paradoxe cartésien

Les sources françaises de notre conception moderne de la culture ont été étudiées à partir du XVIIe siècle. Le *Discours de la méthode* pose un paradoxe central, comme le montre Denis Kambouchner : c'est de l'école que j'apprends que je n'ai rien appris de certain. L'auto-rééducation de l'esprit ne se comprend que sur le fond d'une première éducation, substantielle sans être écrasante.

Reste à savoir comment définir la culture scolaire préparatoire qui pourrait convenir aujourd'hui.

Selon Eric Dumaitre, la question de l'utilité de la culture n'est nullement triviale pour le classicisme français ; elle est au contraire directement posée par les mémorialistes comme Saint-Simon. La littérature fut une culture utile, car la sociabilité de cour exigeait un habitus spécifique, essentiellement transmis par la lecture des Mémoires.

Enfin, la critique péguyste de la culture des modernes est apparue, dans la présentation de Pierre Statius comme une référence incontournable³. Deux questions majeures sont posées en conclusion du colloque par Denis Kambouchner : dans quelle mesure l'individu contemporain reste-t-il le sujet d'un processus de culture ? Comment tenir un langage philosophiquement précis sur ce processus ?

Sophie Statius est docteure en sciences du langage et professeure de lettres à l'Université de Franche-Comté.

Notes

- 1 Les actes du colloque « Désirs de culture » seront publiés aux Editions EME & Intercommunications, dans la collection « Proximités sociologie » dirigée par Gilles Ferréol.
- 2 Voir l'article de Sophie Statius sur la culture littéraire en maternelle pages 32 à 34 dans ce numéro.
- 3 Voir pages 5-6 dans ce numéro.

Côté suisse, Guillaume Vanhulst, recteur de la HEP Vaud, a ouvert la première session réservée aux dynamiques et tensions de la culture contemporaine. Jean-Louis Chancerel, coordinateur, est intervenu à plusieurs reprises, notamment sur les enjeux éducatifs et lors de la synthèse des travaux. Les cultures économique et technique ont fait l'objet d'interventions de Sacha Varin et John Didier (voir pages 13 à 15 de ce numéro). Pierre Gisel et Claude Schwab ont abordé les aspects religieux sous différents angles.